

La moustache qui rêve et la tête de Tim Horton *Forbidden Room* et *Bring Me the Head of Tim Horton*

Alexandre Fontaine Rousseau

Numéro 175, décembre 2015, janvier 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79923ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fontaine Rousseau, A. (2015). Compte rendu de [La moustache qui rêve et la tête de Tim Horton / *Forbidden Room* et *Bring Me the Head of Tim Horton*]. *24 images*, (175), 52–52.

La moustache qui rêve et la tête de Tim Horton

par Alexandre Fontaine Rousseau



The Forbidden Room / Bring Me the Head of Tim Horton (2015)

On reconnaît les traces du projet *Séances*, notamment tourné au Centre Phi et au Centre Georges Pompidou, dans cet étonnant produit final qu'est *The Forbidden Room* – long métrage où se heurtent les uns aux autres des fragments de ces films perdus et oubliés dont Guy Maddin cherchait, il y a de cela deux ans, à raviver le souvenir. Oeuvre hantée, guidée par les fantômes qui l'habitent, cette balade nocturne à la croisée du rêve et de l'Histoire est de l'aveu même de son auteur un assemblage d'idées volées à des cinéastes tels que Mikio Naruse, Kenji Mizoguchi, Elvira Notari, Jean Vigo, Alfred Hitchcock, F.W. Murnau, Guan Haifeng, Albert Tessier, ou encore Armand Robi et Ernest Ouimet. Mais soyons bien clairs : seul Guy Maddin pouvait imaginer une comédie musicale portée par la musique du groupe Sparks dans laquelle le pauvre Udo Kier, obsédé par les postérieurs enjôleurs, se fait charcuter la cervelle dans l'espoir d'atténuer son attirance irrésistible pour leur rondeur émoustillante.

The Forbidden Room est une éruption narrative dont la forme même évoque la poussée de fièvre – son magma brûlant irriguant une imagination qui, en se déchainant, s'emmêle dans les fils tordus de sa propre déraison. Les films s'y rêvent les uns les autres, se convoquent et s'entrechoquent au cours d'une vaste séance de spiritisme cinématographique où des centaines d'œuvres issues d'un passé (ré)inventé improvisent une vaste valse onirique sur les thèmes de la passion et de la possession. La matière première grouillante du cinéma de Guy Maddin a toujours été le désir, ce désir illicite et clandestin que l'on exorcise ici à coup de meurtres et de lobotomies. L'écran sur lequel se déploient ses visions est un théâtre de pulsions où s'animent à ciel ouvert les excroissances d'un subconscient joyeusement dégénéré – fier d'embrasser sa propre folie, de la nourrir à coup de visions bizarres qui relèvent à la fois du fantasme et de l'obsession.

La cinéphilie encyclopédique de Guy Maddin s'est toujours exprimée de manière kaléidoscopique, mais jamais l'éclatement de son déploiement n'avait atteint de tels sommets d'ambition. *The Forbidden Room* enchaîne en effet les hommages et les pastiches de genre avec un éclectisme virtuose, la fureur de ce tumulte affectant l'intégrité même de l'image qui se désagrège sous nos yeux, se liquéfie pour donner naissance à de nouvelles scènes, à de nouveaux

films. Exhalaisons lupines, voleurs de calamars, moustaches qui rêvent : cette logique volcanique au gré de laquelle fusent ces images improbables et ces récits déboulinés confère au plus récent long métrage du cinéaste canadien un rythme imprévisible, de même qu'une facture à mille lieues des canons esthétiques du cinéma contemporain. Cabotinant allègrement tout en demeurant indéniablement poétique, l'auteur y cultive un humour aussi particulier que personnel – un humour que l'on retrouve aussi dans son plus récent film, le très subversif *Bring Me the Head of Tim Horton*.

Tourné sur le plateau du *Hyena Road* de Paul Gross, film de guerre s'intéressant au sort d'une poignée de soldats canadiens en Afghanistan, ce prétendu « *making of* » s'impose comme une satire aussi inventive qu'abrasive du militarisme à l'érable de l'ère Harper. Maddin joue ici son propre rôle, soit celui d'un cinéaste jaloux que l'on finance ce cinéma « populaire » dont l'existence même relève de la propagande plutôt que le sien. Quant à ce titre, *Bring Me the Head of Tim Horton*, il équivaut au rejet catégorique d'une certaine identité nationale – ce nationalisme du beigne et de la rondelle dans lequel s'enracine de plus en plus fièrement le populisme qu'incarne la droite conservatrice sur l'échiquier politique canadien. Le film se termine sur un morceau disco de Guy Lafleur, dans lequel le mythique joueur de hockey nous apprend comment compter un but – chanson entraînante (et ô combien kitsch) que le montage superpose à des plans subjectifs d'un drone armé cherchant sa cible.

Des effets de post-production appliqués aux images de combats simulés permettent à Maddin, Evan Johnson et Galen Johnson, ses coréalisateurs, de s'approprier celles-ci – *Hyena Road* devenant ainsi, tour à tour, un vieux film de guerre, une aventure de science-fiction et un western spaghetti. Cette technique permet aux cinéastes de mettre en évidence ce processus qui transforme l'horreur du conflit en divertissement grand public que l'on pourra bientôt apprécier avec un pop-corn et une grosse liqueur dans un multiplexe près de chez vous – comme nous le rappelle la présence, parmi les ruines artificielles, du vice-président exécutif du groupe Cineplex Michael Kennedy. « If you like what you saw, we've got a lot more coming your way », nous annonce-t-il tandis que les explosions se poursuivent en arrière-plan. Entre les mains de Maddin et Johnson, sa promesse a de quoi glacer le sang. 24